

Du côté des revues

Nicolas Tremblay

Numéro 108, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37595ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2002). Compte rendu de [Du côté des revues]. *Lettres québécoises*, (108), 48–49.

Du côté des revues

REVUES

NICOLAS TREMBLAY

C'EST SELON, n° 2, mai-juin 2002, 32 p. (4418, rue Messier, Montréal, Québec, H2H 2H9, alain_farah@hotmail.com)



Une équipe composée d'une dizaine de jeunes universitaires a lancé une nouvelle revue de poésie nommée *C'est selon*. Le premier numéro a paru en mars 2002, le deuxième, en mai 2002. On annonce six numéros par année. Pour l'instant, la revue entièrement autofinancée et non distribuée (on peut toutefois se la procurer gratuitement dans quelques librairies indépendantes montréalaises) est matériellement pauvre. On espère lui donner un peu plus d'ampleur bientôt. L'esprit de *C'est selon* est quant à lui mû par un désir de nouveauté et d'exploration. Quelques-unes de ses plumes, de style plutôt mallarméen, se servent de la page comme d'un espace graphique malléable. On accorde d'ailleurs une importance accrue à la typographie dans plusieurs poèmes. D'autres textes privilégient, au contraire, une certaine épuration graphique, et prennent la forme plus classique du poème en prose. Leur forme sémantique n'en est pas moins inédite, puisque la majorité d'entre eux pratiquent une dégrammaticalisation de la langue. Les dix membres du collectif recherchent leur idiolecte, un « parler-écrire » propre à leur vision, tant dans l'espace de la page que dans le creux des mots, là où on « baratte avec précision », comme l'écrit Loge Cobalt. *C'est selon* exige du lecteur une certaine souplesse, une certaine écoute. Les curieux de la langue et de la poésie y trouveront assurément une esthétique savante et fouillée, une manière d'être dans la langue et son écart au monde, son « écartement », comme dirait Laurent Jenny, théoricien de la littérature.

ELLIPSE. Œuvres en traduction, n° 67, « Paul-Chanel Malenfant/George Elliott Clarke », printemps 2002, 96 p., 8 \$.
(471 Smythe no. 27009, Fredericton, Nouveau-Brunswick, E3B 3E3)



Ce numéro de la revue *ellipse* présente des poèmes des lauréats 2001 du Prix littéraire du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada dans la catégorie « poésie ». Il s'agit, du côté français, de Paul Chanel Malenfant, et du côté anglais, de George Elliott Clarke. On y trouve des traductions anglaises de quelques poèmes des *Ombres portées* de Malenfant, recueil publié en 2000 au Noroît, ainsi que des traductions françaises de poèmes de Clarke, tirés du recueil *Executions Poems*, recueil qui lui a valu les honneurs susmentionnés, ainsi que d'un autre intitulé *Blue*.

Évidemment, chaque traduction est accompagnée du texte original. Il va sans dire qu'*ellipse* intéressera surtout ceux qui entreprennent des études comparatistes en littérature. Ceux qui aiment découvrir la poésie de l'autre langue sans pour autant avoir à se passer du texte d'origine trouveront, dans *ellipse*, l'équivalent d'une édition bilingue, réservée d'habitude aux seuls auteurs classiques. Les traductions n'étant jamais parfaites, le passage d'une langue à l'autre s'accompagne inévitablement d'une perte. Et c'est celle-là qu'on doit peser. L'espace d'une revue permet de s'y essayer, à peu de frais.

ÉLOIZES. La revue acadienne de création, n° 31, « Les langues déliées », avril 2002, 112 p., 9,95 \$. (C.P. 521, Moncton, Nouveau-Brunswick, E1C 8L9, eloizes@nbnet.nb.ca)

Les frontières tendent à disparaître dans le contexte mondial d'aujourd'hui. Les cultures se mélangent, les ethnies se mélangent. L'Acadie, selon un certain



point de vue, est depuis déjà longtemps postmoderne à cet égard, car son identité repose sur une ambivalence linguistico-nationale. Raoul Boudreau, dans sa présentation du numéro d'*Éloizes* sur les langues déliées, rappelle que le statut d'écrivain consiste à se forger par lui-même une langue dans sa langue. Pour l'écrivain acadien dont la culture est celle de la survivance, prête à balancer du côté de l'oubli et de l'aliénation, le texte littéraire s'engage toujours de façon problématique avec le caractère grouillant et caméléon de l'oralité propre

au vernaculaire acadien, au chiac. Jean Babineau parle alors de cacophonie, d'après la métaphore d'un croisement de corneilles. Le parler-*frog* acadien est un hybride, une pluralité structurante, selon Daniel Omer-LeBlanc, qui décompose plus qu'il ne compose, comme si cette « chair phonique » constituante ne ranimerait dans son essence qu'un cadavre mort depuis longtemps. Pourtant, l'Acadien survit, bat les sons de sa langue comme son cœur le sang vital. Certains voient, au contraire, dans cette situation géopolitique précaire un « ghetto ». L'Histoire peut parfois être lourde à porter, comme des chaînes aux pieds. Mais d'autres, tel Gérard LeBlanc, s'indignent de ce sentiment oppressif : « [...] j'ai bien l'intention d'écrire comme je l'entends », souligne-t-il, délié. Car entendre, c'est aussi voir à partir de ses origines et de ses traditions, jouir de sa différence. Ce que l'académisme emprunté de certains qui visent la franco-universalité empêche par on ne sait trop quelle pudeur ni quelle négation.

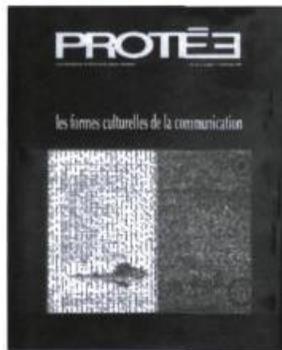
LIBERTÉ, n° 256, vol. 44, « Calmars à l'encre », mai 2002, 144 p., 10 \$. (C.P. 48854, 1495, rue Van Horne, Montréal, Québec, H2V 4V2, revueliberte@iquebec.com)



On a les mots en bouche. Et il ne faut qu'une légère perversion du sens pour qu'en un tour de langue on les avale puis s'en nourrisse. Ainsi ingérés et absorbés, ils donnent de l'esprit au ventre, en quelque sorte. Karine Hubert du comité de rédaction de *Liberté* a demandé à quelques écrivains d'étudier cette relation où mots et lettres se travestissent en aliments. L'idée directrice est celle d'une assiette de calmars, mollusques aux tentacules garnis de ventouses qui secrète un liquide noir. Le mot « calmar » provient de l'ancien provençal « calamar »

emprunté à l'italien *calamaro*, qui signifie « écriture portatif ». D'après cette association, c'est de la nourriture même que provient la substance, c'est-à-dire l'encre, qui permet d'écrire et de figer les mots. Le papier est alors l'assiette dans laquelle est servie l'encre du calmar. Cette chaîne associative (et alimentaire) peut se perpétuer à l'infini. Il n'y a que des feuilles (de salade, comme dirait Hugues Corriveau, dans sa nouvelle sur l'acte chiasmatisé de manger et d'écrire), un peu de jus à extraire de ses tripes et le reste s'ensuivra. Hubert a noté que ce jeu presque eucharistique aboutit inévitablement à l'autophagie. Il faudrait y voir alors une forme de projection narcissique où l'absorbant est à la fois l'absorbé. Un aliment étranger contaminerait donc la pureté du corps et du système autarcique, comme un os de poulet pris de travers dans la gorge. À moins qu'au contraire on ne mange les mots que pour se les approprier, les transformer et ainsi changer le cours des choses et soi-même, par un effet de retour. C'est ce qu'on appelle la digestion. Ou, à un plus haut niveau, le cycle de la vie. L'univers est un ventre.

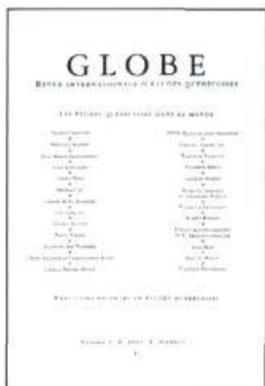
PROTÉE. Revue internationale de théories et de pratiques sémiotiques, vol. 30, n° 1, « Les formes culturelles de la communication », printemps 2002, 112 p., 11,25 \$. (555, boul. de l'Université, Chicoutimi, Québec, G7H 2B1, protee@uqac.ca)



Emmanuel Pedler, spécialiste de la sociologie de la communication, dirige le dernier dossier thématique de la revue *Protée* qui porte sur les formes culturelles de la communication. Intéressé par différents objets culturels tels que les productions théâtrales, la chanson, les jeux vidéo ou les fictions télévisées, ce dossier se préoccupe de leur passage d'une culture à une autre et des moyens pris pour assurer leur exportation. La valorisation de la communication par nos sociétés, soutenue par un progrès technologique

croissant, a favorisé les échanges et créé une utopie de l'homogénéisation des formes où chaque production ne se heurterait plus à des cadres culturels spécifiques. Il n'en va jamais tout à fait ainsi dans la réalité. L'espace communicationnel est un « complexe fait d'internationalisation et de particularismes », qui ne suit pas toujours la voie ascendante du local au global. On peut stabiliser les structures, mais il reste toujours une zone indistincte et imprévisible qui rend la réception de l'objet singulière, en contexte. Pedler remarque, dans son article, qu'une série télévisée comme *Friends* comporte, hormis son univocité narrative, des expressions faciales, des postures, des démarches, que le récit ne peut rationaliser. Cette partie jugée mineure dans le phénomène, au contraire de son aspect linguistique, reçoit de la part des différents récepteurs (québécois, français, etc.) des « domestications » fort variables. Pour Dominique Pasquier, qui a une approche socialisante, fonctionnelle plutôt que sémiotique de la communication, l'expérience quotidienne de la télévision est d'abord collective et situe un sujet dans un espace socialement normé. Quant à Emmanuel Ethis, pour donner un dernier aperçu des thèmes soulevés dans ce dossier, il analyse une stratégie d'universalisation à partir de la figure de l'infirmité spectaculaire, telle qu'elle est mise en image, entre autres, dans le film culte *Elephant man*.

GLOBE. Revue internationale d'études québécoises, vol. 4, n° 2, « Les études québécoises dans le monde », 2001, 440 p., 18 \$. (UQAM, C.P. 8888, succursale Centre-ville, Montréal, Québec, H3C 3P8, inuk@cam.org)



La revue *Globe* fait le point, dans un imposant et volumineux dossier, sur l'état des différents centres de recherche sur le Québec dans le monde.

Depuis quelques dizaines d'années, plusieurs universitaires étrangers ont tourné leur regard vers le Québec. Ils viennent d'un peu partout sur la planète, d'Europe, d'Afrique ou même d'Asie. La revue *Globe*, soucieuse de comprendre ce phénomène, a demandé à certains de ces québécois d'expliquer la genèse et la raison de leurs intérêts pour le Québec et sa culture.

Daniel Chartier (responsable du dossier et directeur de la revue) présente, dans un article substantiel, l'histoire de l'émergence des études québécoises. Dès l'époque de la Nouvelle-France, des administrateurs coloniaux, des touristes et des scientifiques ont écrit des rapports ou des récits de voyage

sur l'Amérique française. Au XIX^e siècle, après la conquête, on compte, parmi les plus célèbres, des études d'Alexis de Tocqueville (1835), de Rameau de Saint-Père (1859) et d'André Siegfried (1906) sur le Bas-Canada. Du côté anglais, il y a le célèbre rapport de Durham (1839) sur la situation coloniale canadienne. Aux États-Unis, au début du siècle suivant, des recherches, inspirées de l'École de Chicago, analysent la transformation de la société rurale québécoise par l'industrialisation. Ailleurs qu'en Grande-Bretagne, en France ou aux États-Unis, où les relations avec le Canada français sont d'ordre colonial, économique ou de proximité géographique, les écrits étrangers sur ce qui deviendra le Québec, hormis quelques relations de voyage ponctuelles, sont plutôt rares et n'engagent pas, en général, une tradition d'études organisées.

Il faut attendre le développement du réseau universitaire canadien puis québécois avant que s'instaurent à l'étranger de véritables centres d'études. C'est par le biais des études canadiennes, à la fin des années soixante-dix, que s'institutionnalise la recherche internationale. Pendant les années soixante-dix, plusieurs professeurs de sciences humaines au Canada anglais étaient des États-Uniens peu motivés par les études canadiennes. Pour combler cette grave lacune intellectuelle, l'Association des universités et collèges du Canada commande une commission d'enquête présidée par Thomas H. B. Symons. Le rapport fut publié en 1975, deux ans après la fondation de l'Association d'études canadiennes, organe structurel ayant pour but de coordonner les colloques et les échanges académiques. Au Québec on emboîte aussi le pas. Depuis la Révolution tranquille et l'implantation du réseau des Universités du Québec, il y a une effervescence propice au développement du savoir et à l'affirmation d'une identité nationale. Pour répondre au rapport Symons, bien accueilli par le Québec mais qui, à ses yeux, le réduit à ses dimensions linguistique et provinciale, le gouvernement du Québec publie, en 1978, son *Livre blanc* sur le développement culturel. Bien que le document fasse mention de la nécessité du développement des relations culturelles internationales du Québec, on n'y encourage pas encore les études québécoises proprement dites. Il faudra attendre la fondation de l'AIEQ (Association internationale des études québécoises), appuyée par le ministère provincial des Affaires internationales, en 1997, avant qu'une véritable association fédératrice agisse en tant que noyau central des recherches québécoises à l'étranger, bien souvent menées par des universitaires isolés dans leur propre pays, même dans leur propre département universitaire.

L'AIEQ et un travail de diplomatie culturelle, réalisé par les délégations à l'étranger, permettent de réduire les difficultés matérielles des chercheurs étrangers, et d'encourager les échanges directs en dehors du filtre des études canadiennes et de l'hégémonie de la langue anglaise. Il y a aussi l'appartenance à la francophonie qui place le Québec au cœur d'intérêts divers pour les départements de français à l'étranger. Depuis la décolonisation, les études de littérature et de civilisation françaises ont intégré davantage de contenu québécois à leur corpus. De surcroît, le formalisme français, avec le Nouveau Roman par exemple, n'a pas toujours rendu facile l'accès à la littérature d'expression française. Des étudiants en provenance de petites nations, d'Afrique par exemple, se sont reconnus davantage dans le contexte socio-historique du Québec, et dans sa production romanesque à partir des années cinquante.

Les raisons d'étudier le Québec à l'étranger sont en fait diverses. Tous s'entendent pour dire cependant que le réseau international qui s'est créé au fil des ans repose sur les échanges universitaires entre professeurs et étudiants et la circulation et la traduction des informations. L'apport monétaire y est pour beaucoup (les gouvernements tant fédéral que provincial ont contribué beaucoup à cet égard), mais ne compte pour rien sans la présence des écrivains et des chercheurs d'ici à l'étranger, et vice-versa. Un Gaston Miron, ambassadeur de la littérature québécoise en Europe, par exemple, demeure le moyen le plus efficace de garder vivante la curiosité envers le Québec.